



UN FILM DE
ROMANE BOHRINGER

RAOUL REBBOT-BOHRINGER[illegible]

ARP Sélection
présente



FESTIVAL DE CANNES
SÉANCE SPÉCIALE
SÉLECTION OFFICIELLE 2025

DITES-LUI QUE JE L'AIME

UN FILM DE
ROMANE BOHRINGER

Durée : 1h32

Distribution

ARP Sélection
13, rue Jean Mermoz
75008 Paris
Tél : 01 56 69 26 00

Presse

Marie Queysanne
marie@marie-q.fr / presse@marie-q.fr
01.42.77.03.63

www.arpselection.com

Synopsis

Romane décide d'adapter pour le cinéma le livre de Clémentine Autain consacré à sa mère. Ce projet va l'obliger à se confronter à son passé et à sa propre mère qui l'a abandonnée quand elle avait neuf mois.

Entretien avec Romane Bohringer

Vous aviez rencontré Clémentine Autain pour « L'Amour flou ». Comment l'aviez-vous choisie à l'époque ?

Dans le film, nos deux personnages, Philippe et moi, rêvions chacun d'une nouvelle histoire d'amour. En écrivant le scénario, nous avons imaginé que je tombais amoureuse de mon partenaire de théâtre, et j'avais demandé à Philippe : « Et toi... Pour qui tu voudrais qu'on écrive... C'est qui ton idéal féminin ? » Et il m'avait répondu : « Clémentine Autain. » Je lui avais demandé pourquoi et il m'avait répondu : « Parce qu'elle est de gauche, parce qu'elle est intelligente, parce qu'elle est politique, parce qu'elle est belle et parce que c'est la fille de Dominique Laffin. » Clémentine vivait comme nous à Montreuil, on la croisait sans la connaître. Très intimidée, je l'ai contactée, et, à ma grande surprise, elle n'a pas eu l'air effrayée par cette proposition. On lui a envoyé la scène, et elle a dit oui. Sur le tournage, qui se déroulait de manière assez folklorique et familiale, elle s'est montrée d'une générosité et d'une simplicité admirables... Elle est venue seule, s'est maquillée seule, n'avait aucune exigence particulière, si ce n'était celle de nous rendre heureux. Quelques années après, quand on a fait la série, on lui a dit qu'on avait envie de la retrouver et d'étoffer un peu son rôle, et pareil, elle a tout accepté. On lui avait inventé un faux parti politique, avec des slogans et des meetings un peu comiques... Elle s'est prêtée à notre jeu avec beaucoup d'humour et d'autodérision. Elle

semblait n'avoir aucune appréhension de l'image que cela pourrait renvoyer d'elle, ce qui est si étonnant pour une personne politique, milieu dans lequel on sait que la moindre intervention est scrutée, commentée... C'était il y a sept ans le film, cinq ans la série. Rien n'anticipait le fait que le livre qu'elle était en train d'écrire à l'époque allait devenir le sujet qui allait me happer.

Quelques temps après, elle m'envoie un message : « J'ai fini d'écrire mon livre, il va sortir, je te l'envoie ». Je tournais alors en Guadeloupe. Je me souviens... J'étais sur la plage, j'ai ouvert le livre... Et j'ai été immédiatement saisie, comme foudroyée, par la gémellité de nos histoires. Cette enfant qu'elle a été, meurtrie par l'absence d'une mère trop fragile. Ces souvenirs où se mêlent la peur, la honte, la déception. Le long chemin qu'elle a emprunté pour se réconcilier avec tout ça et devenir mère à son tour. Je me reconnaissais partout. Elle, c'était moi !

Au départ, vous avez simplement adapté son livre ?

Absolument. Je ne voulais plus faire d'autofiction, je ne voulais pas jouer dans mon film. Je pensais que l'histoire de Clémentine et de sa maman suffirait à me raconter. Donc j'ai écrit une première version totalement fidèle au livre, et je trouvais ça très doux, très confortable, cette distance.

À la lecture de cette version, mes deux producteurs, qui m'ont tellement soutenue, accompagnée et faite progresser, m'ont dit : « C'est bien, c'est joli, mais toi, tu es où là-dedans ? » Et je n'avais de cesse de leur répéter : « Mais moi, je veux faire une fiction ! » Mais pour eux, le scénario était incomplet. Le vrai film se cachait. Et Gabor, mon co-scénariste, qui me connaît si bien, m'a vraiment poussée, comme accouchée de mon vrai sujet. Là a débuté une deuxième phase d'écriture, bien plus complexe et engageante, où j'acceptais de raconter ma mère et moi. Il a fallu trouver un cheminement entre ces deux histoires, celle de Clémentine et la mienne, n'en sacrifier aucune. J'ai pensé au rôle de la littérature dans ma vie et je me suis dit qu'il fallait que je commence là, par le livre de Clémentine, par mon émotion en le lisant. J'ai donc imaginé que le personnage de Clémentine lirait les mots de son livre, comme une narratrice. Et j'imaginais une actrice pour l'incarner. Ma grande et précieuse amie, Céline Sallette, m'a dit « Elle est vivante, tout le monde la connaît, ce sera ridicule, il faut que ce soit Clémentine qui joue son propre rôle ».

C'est quand vous avez commencé à l'écrire que vous avez appris tout ce qu'on découvre dans le film ?

Mon animal totem, c'est l'autruche. Je savais des choses, mais je les avais enfouies. J'en ignorais d'autres, mais je n'avais pas la force de les découvrir.

Mes demi-frère et sœur, je les avais rencontrés pour la première fois il y a une dizaine d'années, j'en avais été bouleversée, mais je n'avais pas réussi alors à leur faire une véritable place dans ma vie. Le livre de mon père, « 15 rounds », je l'avais lu, mais mal. Par pudeur, sans doute. Trop proche, trop intime. Il a fallu que récemment une amie me dise : « Lis-le, il est temps. », pour que j'y trouve les réponses à mes questions, alors qu'elles étaient là depuis bien longtemps. Le sac avec les écrits de ma mère, je l'avais ouvert souvent, mais refermé aussi vite. Dans le livre de Clémentine, c'est une malle dans laquelle elle ne voulait pas fouiller. Moi c'était juste un sac, que j'ai traîné des années, sans être vraiment prête à en interroger le contenu. Je savais que ma mère avait été élevée dans un orphelinat, mais je n'avais jamais été plus loin que juste le savoir. C'est Gabor, mon co-scénariste qui, pendant l'écriture, m'a poussé à chercher, à lire, à aller en Lozère rencontrer les vieilles dames qui l'avait élevée...

Je pense toujours à cette phrase drôle et sublime de Cassavetes : « Je ferais tout pour résoudre un problème, y compris faire un film dessus. »

Sans le film, je n'aurais jamais fouillé, je ne serais jamais allée au bout. Il me fallait une raison objective pour le faire. Le film m'a protégée, il m'a servi d'écran.

Clémentine et vous-même passez du chagrin, de la déception, à de l'apaisement, du pardon...

Comme Clémentine, pendant très longtemps, je n'ai gardé de ma mère que des souvenirs amers et sombres. Je la voyais comme quelqu'un de négligent, qui n'avait pas de place pour moi dans sa vie, que je n'intéressais pas. La réduire à quelqu'un de profondément défaillant, ça m'a permis de l'abandonner derrière moi, sans avoir à trop interroger ni les gens, ni les choses. Comme Clémentine, j'ai choisi d'aimer la vie, et d'avancer gaiement dans l'existence. Mais au fond, la blessure et le chagrin demeurent et empêchent. Tu penses que ta mère ne t'a pas aimée, et tu as peur de ta capacité à devenir une bonne mère toi-même. Tu te compares à d'autres, et tu te demandes sans cesse si toi, tu es à la hauteur.

Tu te construis pendant quarante ans en pensant que tu as compté pour rien dans la vie de ta mère. Et puis un jour, si tu le veux bien, tu découvres une autre histoire. Il peut suffire d'une phrase. Cette personne que Clémentine rencontre et qui lui dit juste « Tu sais, ta mère t'aimait énormément. Elle parlait de toi tout le temps. » Après tout ce noir, c'est comme une lumière dans sa vie. Sa mère parlait d'elle ? C'est brusquement la preuve tangible qu'elle comptait.

Et moi en écrivant le scénario, j'ai découvert cette lettre de ma mère au fond du sac, dont la lecture a été un choc. C'est une lettre extraordinaire, ne serait-ce que par sa forme : les autres écrits sont rédigés comme des brouillons, souvent raturés, parfois illisibles ou incompréhensibles... Mais sur cette lettre, qui est adressée à mon père, l'écriture est belle, comme si elle s'était appliquée à paraître capable.

Elle y décrit les détails de notre quotidien en vacances, les gestes d'une maman attentive. « J'ai installé Romane dans un petit panier sur mon vélo, ne t'inquiète pas, je suis très prudente » etc. La lettre témoigne d'une façon de prendre soin, d'une attention, que je n'imaginais pas qu'elle ait jamais pu avoir pour moi. J'ai trouvé aussi plein de brouillons de lettres qu'elle essayait d'écrire à mon père, dans lesquelles elle disait qu'elle aimerait me voir plus souvent. Donc voilà. Soudain j'ai découvert que je comptais pour elle. Comme une preuve de ma propre existence.

Pendant l'écriture du scénario, j'ai aussi retrouvé une très belle photo de ma mère, que j'ai posé dans mon salon. Comme si elle avait retrouvé sa place dans ma vie.

Soudain, les souvenirs ne font plus mal, ils font presque du bien.

C'est aussi un film sur la mémoire ?

Oui. Comment on se débrouille avec sa mémoire. Comment elle est incomplète, comment elle trie et ne dit pas toujours la vérité, comment tu la réarranges, comment tu enfouis, et comment, soudain, des bribes te parviennent, qui rééclairent tout de manière différente.

Comment est né le personnage de la psy ?

J'ai fait une psychanalyse pendant quatre ou cinq ans, avec une femme que j'ai adorée. Elle m'a beaucoup aidée à démêler un peu tout ça. On parlait beaucoup de ma mère et je la voyais encore quand j'ai commencé à avoir l'idée d'adapter le livre de Clémentine. Elle est morte il n'y a pas très longtemps. Ça m'a fait une grande peine. On a l'impression qu'une psy ne peut jamais mourir, qu'elle t'attendra dans son cabinet jusqu'à la nuit des temps... Lors de nos séances, elle était parfois consternée par ma difficulté à faire le lien entre mon inconscient et mon conscient, l'autruche, encore. Je me suis inspirée de sa façon d'être avec moi, un peu brusque, de sa manière de me bousculer quand elle me disait : « Non, mais quand même, là vous exagérez un peu ! Comment pouvez-vous ne pas voir le lien entre telle chose et telle autre ? » Mon film lui doit beaucoup.

Clémentine Autain a facilement accepté de lire des passages de son livre ?

Un jour, je l'ai appelée en lui disant : « Écoute, le scénario est en train de changer et je ne peux pas faire ce film sans toi dedans. » Et elle a dit oui, encore, très simplement. Elle m'a témoigné d'une telle confiance et je mesure ma chance. Elle ne m'a jamais rien demandé, alors qu'elle aurait pu tout exiger, elle est tout de même une femme politique importante, une personne publique. Elle aurait pu demander à voir qui allait incarner sa mère, mais rien. Un jour, elle m'a dit : « T'as trouvé ton actrice ? Alors, je crois que serait bien que je la rencontre pour que je lui raconte quelques trucs sur ma maman, comment elle fumait et tout ça ». Elle ne voulait pas juger mon choix. Elle voulait juste aider Eva. Elle n'a rien surveillé, elle a été d'une générosité folle. C'est au-delà de la confiance, vraiment. Quelqu'un allait incarner sa mère, quelqu'un allait la jouer elle enfant, allait jouer avec ses souvenirs, jouer de ses souvenirs, jouer sur ses souvenirs. Quand elle en parle aujourd'hui, elle dit : « Moi j'ai adoré « L'Amour flou » et j'ai toujours su que Romane allait en faire un truc complètement à sa manière. » Mais bon, entre aimer ce que je fais et me laisser une telle liberté... Quelle chance j'ai eu que ce soit elle.

La séquence des trois actrices qui essaient d'incarner Clémentine est savoureuse...

Cette séquence, c'était une manière de raconter comment, au départ, j'ai essayé de toutes mes forces de m'en tenir à de la fiction. Et comment le réel s'est finalement imposé. Elle dit aussi mon amour à filmer des interprètes, même si Clémentine et moi, avons fini par jouer nos propres rôles. Et puis... Cette séquence est pleine de leur talent, de leurs inventions, de leur fantaisie. Et j'aime tant quand la fantaisie se mêle à la gravité.

Et à l'arrivée, vous avez réalisé un film hybride ?

Complètement ! Comme si je n'avais pas réussi à choisir, et que j'avais embrassé mes deux amours à la fois : amour de la fiction, des histoires, du romanesque, des acteurs, des actrices. Et besoin du réel, de la vérité... Quand la vérité s'invite au cinéma, souvent ça me bouleverse. « Boyhood » de Richard Linklater, par exemple, est un film traversé par une chose qu'on ne voit jamais au cinéma : le passage du temps. Ces dernières années, beaucoup de films qui mêlent l'aspect documentaire et le récit fictionnel m'ont profondément marquée.

Vous cherchiez des inconnues pour les rôles de Clémentine enfant et sa mère ?

Assez vite, je me suis dit qu'il ne fallait pas rechercher une ressemblance physique avec Dominique Laffin, mais plutôt quelqu'un qui évoquerait sa nature. Et donc j'étais sûre qu'il fallait plutôt une inconnue. Je me disais « Il me faut une apparition ». Un peu comme l'effet qu'a provoqué Béatrice Dalle quand elle a déboulé sur les écrans. Pendant plus d'une année, j'ai regardé partout, dans les rues. Je voulais tomber amoureuse d'une silhouette, d'un visage. On a malgré tout lancé un casting , mais je continuais à rêver de tomber sur celle dont je me dirais « la voilà, c'est elle ».

Un soir, je jouais au théâtre de l'Atelier. Après le spectacle je suis attablée sur la petite place près du théâtre, et je vois une fille qui passe dire bonjour à des gens assis à la table à côté. J'ai un flash. Elle a les cheveux en pétard, une grande bouche, un peu punk, un peu vacillante sur ses jambes, très jeune. Puis, elle s'éloigne. Je la suis des yeux, fascinée. Trois jours après, je suis à la projection du film de mon ami Léo Victor Pujebet, au festival « Chéries-Chéris » à Paris et elle est là. Je vais lui parler. Elle me dit qu'elle s'appelle Eva, qu'elle est comédienne débutante et mannequin pour gagner sa vie. En lui parlant, je comprends pourquoi je suis à ce point subjuguée : elle est en fait le portrait craché du souvenir que j'ai de ma mère. Elle est un peu eurasienne comme elle, elle a ses cheveux

noirs, elle est habillée en cuir, et elle a le même genre de grain de beauté... Et me voilà quand même bien embêtée parce que j'avais décidé que dans mon film on ne verrait pas ma mère, seulement des bouts de son corps. De même qu'on ne me verrait pas enfant. On ne voit que ma main à la gare. J'ai finalement accepté qu'on voit la main parce que je trouve que c'est un bout de l'enfance dont je me souviens. Je me souviens de ma main par la fenêtre dans les voitures. Donc me voilà bien avec une actrice qui ressemble comme deux gouttes d'eau à ma mère... Mais pour un film dans lequel on ne voit pas ma mère !

Après, je vais sur Instagram je regarde des photos d'elle et je me dis que si on change la couleur de ses cheveux, peut-être elle peut ressembler à Dominique Laffin. Alors je l'appelle et nous prenons rendez-vous pour que je puisse la filmer. Je lui ai envoyé une très longue scène de présentation que j'ai écrite, où j'ai rassemblé plein d'informations que j'ai sur Dominique Laffin : où elle a grandi, comment elle est devenue comédienne et tout ça. Elle vient, elle avait hyper travaillé son texte, elle est magnifique, je la filme, face caméra, et je garde le truc pour moi. Moi j'ai un amour pour elle mais je me dis : tout le monde va me répondre qu'elle est trop jeune, 22 ans quand Dominique en avait au moins 30. Je vois d'autres comédiennes, plus « aguerries », absolument merveilleuses, mais, malgré tout, je fais revenir Eva. Et là tout le monde est emporté. Son talent, sa singularité, éclatent sous

nos yeux. Tout fait sens, elle jouera Dominique, mais elle ressemble à Marguerite, c'est la mère de Clémentine mais c'est aussi la mienne, et du coup toutes les mères se mélangent et nos deux mémoires avec. Cela a complètement chamboulé le casting de l'enfant aussi. Je la cherchais blonde au départ, comme Clémentine, et finalement, j'ai choisi une brune. On ne la trouvait pas, c'était la panique, il fallait remplir le dossier de la DASS, on a fait un casting sauvage, et un jour j'ai vu la petite bouille brune et le regard noir de Liliane, qui paraît à la fois si fragile et tellement mûre. Elle a été mon deuxième miracle de casting.

Il y a quatre scènes, chacune emblématiques de l'enfance, : l'attente, l'absence, la peur et la honte. Elle comprenait ce qu'elle jouait ?

Oui. On s'est beaucoup parlé. Je lui ai souvent dit quelle chance j'avais de l'avoir rencontrée, et que je lui confiais l'enfant que j'avais été. J'essayais de lui décrire mes sensations d'alors. Et elle les restituait avec une telle profondeur. Elle m'a bouleversée. Chaque jour. Beaucoup des dialogues que j'avais écrits au départ ont disparu, tant le visage silencieux de Liliane suffisait à tout dire.

C'est drôle, en écrivant, je pensais que les scènes de l'enfance seraient les plus crues, les plus réalistes. Mais finalement, d'abord parce que c'était impossible pour moi de pousser cette enfant trop loin, je suis restée à une certaine distance, pour ne

pas trop la heurter. Et j'ai réalisé que ces scènes ne pouvaient pas être si réalistes, puisque Liliane incarnait un souvenir. La réalité, la vérité, c'est l'émotion de Clémentine aujourd'hui quand elle se souvient. Ces scènes de l'enfance sont finalement celles où je me suis permise le plus de jouer avec le cinéma...

Comment est née l'idée de la petite séquence des mères et des filles ?

C'était dans le scénario, au tout début. C'est mon côté romantique. On l'appelait très modestement, pour rire, « Le plan Dolan ». Un plan séquence. Un steadycam. De la musique plein pot. De la voix off. La totale. J'avais envie de sortir du réalisme, de m'offrir un plan un peu opératique. C'est un passage du livre de Clémentine que j'aime infiniment, où elle se demande ce qu'elle aurait fait avec sa mère, si celle-ci n'avait pas fichu le camp. Et moi dans la rue souvent je regarde les mères et les filles, et je me demande comment la complicité avec ma fille va évoluer... Puisque je n'ai pas connu ça.

Comment avez-vous choisi les compositeurs de la musique du film ?

J'ai rencontré Emmanuel Jessua et Maurice Marius au théâtre, sur « Le Bel Indifférent » de Cocteau, mis en scène par Christophe Pertont, dont ils avaient composé la musique et les chansons que je devais interpréter sur scène.

Je leur ai trouvé un talent merveilleux, et leur ai proposé le film, bien avant le tournage.

On a eu le temps de chercher et d'inventer ensemble. Je n'avais pas toujours les bons mots, je parlais plus souvent de sensations, que de musique. Et ils ont su traduire ça en me présentant des sons, des instruments, des manières d'en jouer, qui restituaient ces sensations. Le film ressuscite des fantômes, la mémoire est partielle, chaotique, fragmentée, les souvenirs affluent, remontent à la surface. Je cherchais une musique qui vienne des entrailles... Comme le souvenir... Donc plutôt acoustique, organique. Et puis plus lyrique, à de rares moments, parce que j'aime ça.

C'était périlleux : beaucoup de scènes supportaient mal la musique, car elles devenaient trop sentimentales. D'autres au contraire étaient immontables, sans qu'elles soient reliées les unes aux autres par le son.

Alors ils ont imaginé des sons, des nappes qui soutiennent le récit sans l'alourdir. Ils ont su se mêler aux corps et aux voix avec tant de délicatesse et beaucoup d'élégance. J'aime infiniment la musique de mon film. Je peux le dire, parce que ce n'est pas moi qui l'ai faite !

Le chef opérateur, Bertrand Mouly, vous avait déjà accompagnée pour « L'Amour flou » ?

Ah, Bertrand, c'est mon héros... Mon génie de la lampe. Je l'ai rencontré il y a vingt-cinq ans sur « Nos enfants chéris », le film de Benoit Cohen. C'est un type d'une tendresse, et d'une générosité folles. C'est sur ce même film que j'ai rencontré mon génial ingénieur du son, Jean-Luc Audy.

Tous les deux, ils m'ont suivie dès « L'Amour Flou ». Avant même de savoir si cela allait devenir un vrai film, Bertrand avait déjà la caméra sur l'épaule. C'est un aventurier. Je crois qu'il m'a tant aidée à me croire, à m'inventer réalisatrice. Parce qu'il ne m'a jamais faite douter. Toujours il tente d'aller au plus près de ce que j'essaie d'exprimer. Sur « L'Amour Flou », on n'avait pas tant parlé d'esthétique, d'image. Le film se plaçait ailleurs. Cette fois, je leur ai dit : « Il y a plusieurs films dans ce film. Il y a moi et mon enquête aujourd'hui, il y a mes souvenirs d'enfant, il y a Dominique et Clémentine, il y a mon fils qui part à l'aventure sur le chemin de ses racines... » Donc on a exploré plein de façons de filmer. Comment restituer le flou de la mémoire, comment traiter le passé, le présent, les archives... C'était passionnant et tellement enthousiasmant. On a inventé « Le plan Pyrex »... Un plat Pyrex vissé devant l'objectif, et hop, la mémoire est déformée !

Que c'est beau de rencontrer son équipe de cœur. Je pense aussi à mon assistante, à ma décoratrice, ma costumière, mon accessoiriste, mon assistante caméra, les régisseurs, les repéreurs, mon directeur de production, mon scripte, ma coiffeuse... Et toutes et tous... On dit qu'il faut tout un village pour élever un enfant... Il faut tant de bonnes et talentueuses personnes pour t'aider à faire le film que tu as dans la tête.

Qu'est-ce que faire ce film vous a appris sur vous-même ?

Que j'aime trop faire des films... Que faire du cinéma, c'est fantastique !

Entretien réalisé par Michèle Halberstadt

Fiche artistique

Romane.....	Romane Bohringer
Clémentine.....	Clémentine Autain
Dominique & Maggy.....	Eva Yelmani
Clémentine Enfant	Liliane Sanrey Baud
Raoul.....	Raoul Rebbot-Bohringer
Psy Romane.....	Josiane Stoleru
Gardienne Ecole.....	Jeanne Ferron
Le Réceptionniste.....	Aurélien Chaussade
Sylvie (Belle-Mère De Clémentine)	Delphine Cogniard
Chef Du Village	Ken Miyazaki
Ingénieur Du Son.....	Jean-Luc Audy
Fille Scooter Fin	Alice Laffargue
Mère Scooter Fin.....	Anne Arovas
Maman Métro.....	Elodie Roy
Yvan.....	Yvan Dautin
Céline	Céline Bary
Esther.....	Esther Welger Barboza
Françoise.....	Françoise Clavel
Rémi	Rémi Leonetti
Sylvie	Sylvie Rullaud
Mère Jumeaux	Nicole Hautecoeur

Avec la participation de

Comédienne 1	Céline Sallette
Comédienne 2	Julie Depardieu
Comédienne 3	Elsa Zylberstein
Dominique.....	Dominique Frot

Fiche technique

Réalisatrice.....	Romane Bohringer
Scénaristes.....	Romane Bohringer
.....	Gabor Rassov
D'après l'ouvrage.....	« Dites-lui que je l'aime »
De.....	Clémentine Autain
Produit par.....	Sophie Révil
.....	Denis Carot
Image.....	Bertand Mouly
Son.....	Jean-Luc Audy
.....	Olivier Busson
.....	George-Henri Mauchant
.....	Anne-Sophie Loubette
.....	Ludovic Maucuit
Montage.....	Céline Cloarec
.....	Amélie Massoutier
Musique originale.....	Emmanuel Jessua
.....	Maurice Marius
Costumes.....	Céline Guignard Rajot
Décors.....	Rozenn Le Gloahec
Directeur de production.....	Alain Mougenot
Production.....	Escazal Films

Son
5.1



Format
1.85

**Dossier, photos
& film annonce**
téléchargeables sur

www.arpselection.com